

**LES AMOURS DE DIDON ET ÉNÉE
DANS L'ÉNÉIDE (1)**

**LA PASSION
LES SOUFFRANCES DE L'ABANDON.**

L'ÉNÉIDE DE VIRGILE, LIVRE IV (1)

Dans *L'Énéide*, poème épique composé de douze chants, Virgile relate les aventures du Troyen Énée, fils de Vénus et d'un mortel, qui a pour mission de guider le peuple troyen vers l'Italie où il devra fonder un royaume afin de retrouver la gloire perdue lors de la fameuse guerre de Troie. Virgile s'inspire grandement de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* d'Homère, où était déjà présent le personnage d'Énée. Le poète veut être un nouvel Homère et souhaite donner à Rome une nouvelle épopée et un nouvel Ulysse. À son récit épique, Virgile ajoute l'histoire d'amour tragique entre Didon, reine et fondatrice de Carthage, et le héros Énée, sans que rien de décisif ne soit changé dans la légende des deux personnages : Énée est bien le fondateur de Rome que l'on sait, et Didon périt sur le même bûcher où la faisaient déjà mourir les légendes traditionnelles.

Lors de la destruction de Troie, Énée emmène avec lui son père Anchise (qui mourra au cours du voyage) et son fils Ascagne. Parti de la Sicile, Énée s'embarque avec ses compagnons pour l'Italie. Or une violente tempête les fait aborder à Carthage où ils sont accueillis par la reine Didon qui donne un banquet en leur honneur et demande à Énée de lui faire le récit de ses aventures. Pleine de compassion et d'admiration pour les Troyens, la reine leur offre l'hospitalité et tombe sous le charme du jeune héros. Follement éprise de lui, elle tente en vain de résister en affirmant son désir de rester fidèle au souvenir de Sychée, son défunt mari à qui elle a juré fidélité. Mais les dieux décident de s'en mêler. En effet, Junon propose à Vénus d'unir Énée et Didon. Malgré la haine réciproque des deux déesses¹, Vénus, voulant protéger son fils, accepte et inocule la passion chez Didon. Celle-ci, victime de la volonté des Dieux, succombe à la passion, ne respecte pas sa promesse et décide de vivre son amour au grand jour. Mais, Jupiter rappelle à Énée, par l'intermédiaire de Mercure, sa mission et lui ordonne de quitter Carthage pour rejoindre l'Italie, où son destin l'attend. Didon essaye en vain de retenir Énée mais le héros est promis par les dieux à une plus haute aventure.

Didon est la Femme de l'extrême, de l'absolu, complètement soumise à sa passion, qui l'amène à une *furor* (folie) l'empêchant de se livrer à un approfondissement réflexif qui la détournerait de l'issue mortelle. Jusqu'à la fin de la pièce, elle reste la femme de la passion, sous l'emprise de Vénus. Didon ne peut résister malgré son serment de rester fidèle au souvenir de son époux et est submergée par cet amour coupable. Jamais elle ne prend de recul, ne délibère, ni ne remet en question ses choix. Son amour qui est une folie, a tué son amour et l'a transformé en haine. Le langage est inutile, les arguments voués à l'échec ; elle n'écoute pas Énée lui expliquant son départ. Plus rien ne lui parle, seulement ce qui abonde dans le sens de sa passion. C'est une intrigue qui nous touche encore aujourd'hui car elle est profondément humaine. Elle reflète un amour impossible puisque le destin de Didon et d'Énée est scellé avant même que leur relation ait commencé : la fin tragique est inéluctable.

Les amours tragiques de Didon et Énée ont été une importante source d'inspiration pour la peinture et la musique. Purcell, un grand compositeur anglais du XVIII^e a notamment repris ce mythe pour en faire un chef-d'œuvre de l'opéra baroque tragique.

Mélissa CHAOUÏ ~Mathilde COQBLIN

¹ Cette haine remonte aux origines de la guerre de Troie et au fameux épisode de la Pomme d'Or, qui devait revenir à « la plus belle » et suscita donc des rivalités.

Didon en proie à la passion

[...]

Elle brûle, l'infortunée Didon², et par toute la ville erre, hors d'elle-même. Telle, frappée d'une flèche³, la biche parmi les forêts de la Crète⁴ : le pâtre qui la poursuivait de ses traits l'a blessée de loin, l'imprudente, lui laissant son fer empenné, sans le savoir ; elle, dans sa fuite, court à travers les bois et les gorges du Dicté⁵ ; le roseau mortel lui reste dans le flanc. Tantôt, dans l'enceinte des remparts elle conduit Énée avec soi, lui montre avec orgueil les richesses sidoniennes⁶, une ville qui l'attend, elle commence à parler et brusquement s'arrête ; tantôt, quand le jour tombe elle veut retrouver le même banquet⁷, elle demande, dans son délire, à entendre encore les malheurs d'Ilion⁸, suspendue encore aux lèvres du narrateur. Puis quand les hôtes sont partis, quand à son tour la lune qui se voile amortit son éclat, que les astres déclinant invitent au sommeil, seule dans la maison vide elle est triste et sur les lits abandonnés s'étend : absente, absent, elle le voit, elle l'écoute ou dans ses bras retient Ascagne, captive de la ressemblance de son père, tentant de donner le change à un amour qu'elle ne saurait nommer. Plus ne s'élèvent les tours commencées, plus ne s'exerce aux armes la jeunesse, on ne travaille plus aux bassins du port, aux bastions avancés qui repousseraient la guerre ; les ouvrages délaissés restent suspendus⁹, murs qui dressaient leurs puissantes menaces et tout un appareil élevé jusqu'aux cieux.

[...]

La liaison d'Énée et de Didon est connue de toute la ville. Mais Jupiter a envoyé Mercure auprès d'Énée pour lui enjoindre de se remettre en route vers le but de son voyage : l'Italie.

Didon est avertie de ce danger par son intuition d'amante et par la rumeur.

² Didon, princesse phénicienne, est la fille du roi de Tyr, et l'épouse de Sychée que son frère Pygmalion a assassiné par cupidité : *en* effet, Sychée était le plus riche des Phéniciens. Fuyant la Phénicie, elle fonde Carthage en Afrique du Nord (dans *L'Énéide* Virgile désigne l'Afrique du Nord sous le nom de Lybie).

³ Ici, la souveraine est touchée par la flèche de Cupidon. Ce dernier, déguisé en Ascagne, a été envoyé par Vénus pour inoculer la passion à Didon. Cupidon ou Eros, fils de Vénus et de Jupiter, est le Dieu de l'Amour. Il est souvent représenté sous les traits d'un jeune garçon ailé, armé de flèches, avec lesquelles il blesse les mortels.

⁴ Didon est comparée à une biche. Virgile utilise la métaphore de la chasse pour montrer que Didon est victime de la force des dieux et d'un amour qu'elle n'a pas souhaité. C'est sur l'île de Crète que naît le futur roi des dieux et des hommes : Jupiter. Sa mère le cachait en Crète pour le protéger de son père. La Crète était célèbre pour ses habitants experts au tir à l'arc.

⁵ Le Dicté est le plus haut sommet de la Crète.

⁶ Sidon est la ville de Phénicie que Virgile utilise pour désigner la patrie d'origine de Didon

⁷ À l'arrivée des Troyens à Carthage, Didon accueille Énée et ses compagnons en offrant un banquet en leur honneur. C'est lors de ce banquet que Didon demande à Énée de lui raconter ses aventures.

⁸ Autre nom donné à la ville de Troie, d'après le nom de son fondateur : Ilos.

⁹ L'amour de Didon est comme une mort. Lorsqu'Énée arrive la première fois devant Carthage, il voit une ville laborieuse, où l'on creuse des ports, où l'on travaille la pierre. C'est une ville bruisante, en effervescence. Mais depuis que Didon est en proie à sa passion, tout travail a cessé dans cette ville qui se fige. Didon ne se sent plus la force de diriger Carthage.

Tentatives de Didon pour retenir Énée

Mais la reine - qui pourrait tromper un cœur ? - a pressenti la fourbe et surpris la première les mouvements qui se préparent, inquiète déjà quand tout était sûr. La Renommée¹⁰ attise son délire en lui rapportant les mêmes impiétés : on arme les vaisseaux, on s'apprête à partir. Sa raison l'abandonne ; à travers toute la ville, le cœur en flammes, elle erre éperdue, telle une Thyade¹¹ dressée en sursaut lors du passage des objets sacrés quand, au cri de Bacchus, les orgies triétériques¹² lui donnent de l'aiguillon et que le Cithéron¹³ nocturne l'appelle de sa clameur. Enfin, prenant les devants, elle s'adresse à Énée en ces termes : « As-tu espéré, perfide, que tu pourrais de surcroît dissimuler un tel crime et quitter ma terre sans rien dire ? Ni notre amour, ni les serments jadis échangés ne te retiennent, ni Didon qui mourra d'une cruelle mort ? Que dis-je ? Tu armes une flotte sous les astres de l'hiver, impatient d'aller parmi le grand large au milieu des Aquilons¹⁴, cruel ! Eh quoi ? Si tu n'allais chercher des champs étrangers, des demeures inconnues, si l'antique Troie demeurait, tes vaisseaux iraient-ils, cette Troie, la chercher par des flots démontés ? Est-ce moi que tu fuis ? Mais moi, au nom de mes larmes, au nom de ta foi jurée puisque, malheureuse maintenant, je ne me suis rien laissé d'autre, par notre mariage, par les prémices de notre hyménée¹⁵, si tu m'as quelque obligation ou si tu as en moi trouvé quelque douceur, aie pitié de cette maison qui chancelle et, je t'en prie, s'il est encore quelque place pour la prière, rejette cet affreux dessein ! À cause de toi les nations libyennes et les princes des Nomades¹⁶ m'ont haïe, mes Tyriens¹⁷ me sont hostiles ; à cause de toi encore ma pudeur est morte et ce renom de jadis qui, seul, m'ouvrait le ciel. À qui m'abandonnes-tu quand je meurs, mon hôte - puisque de mon époux ce nom seul me reste ? Que vais-je attendre ? Que Pygmalion¹⁸ mon frère vienne détruire ma ville ou que le

¹⁰ La Renommée est la rumeur personnifiée. Elle guette constamment, répand le vrai et le faux. Elle divulgue ici, à travers la Lybie, la liaison entre Didon et Énée.

¹¹ Les Thyades (appelées aussi Ménades ou Bacchantes) sont les prêtresses de Bacchus (Dieu du vin et de la vigne) formant son cortège. Elles sont souvent présentées comme des femmes délirantes, ivres, assoiffées d'amour charnel. Cette comparaison montre une Didon qui sombre dans une folie, une fureur sans retour.

¹² Orgies en l'honneur de Bacchus, qui se célébraient en Thrace tous les trois ans.

¹³ Le Cithéron est une montagne de Boézie, siège d'archaïques célébrations dionysiaques. Ces célébrations avaient lieu dans les gorges du Cithéron.

¹⁴ Didon avance un argument météorologique pour empêcher Énée de prendre la mer : en hiver les vents sont trop violents. Dans la mythologie romaine l'Aquilon est en effet un vent du Nord, particulièrement froid et violent. Son nom grec est Borée.

¹⁵ Hyménée est synonyme de mariage.

¹⁶ Didon s'est attiré l'hostilité des nations lybiennes (qui désignent pour Virgile tous les peuples d'Afrique du Nord) ainsi que celle des princes Nomades à cause de sa liaison avec Énée car elle avait éconduit ces princes, au nom de sa « pudeur » et de sa fidélité à son défunt mari : Sychée.

¹⁷ Les Tyriens sont les habitants de Tyr, ville de Phénicie dont Didon est originaire. Le peuple tyrien redoute que leur reine donne un roi étranger à la ville : Énée.

¹⁸ Sychée, l'époux tyrien de Didon avait été tué par Pygmalion, le frère de Didon.

Gétule Iarbas¹⁹ m'emmène captive ? Si du moins, avant ta fuite, j'avais pu de toi, accueillir quelque descendance, si dans ma cour un petit enfant devait jouer devant moi, un petit Énée qui, malgré tout, me rendrait ton visage, je ne me sentirais pas si totalement prise en un piège²⁰ et laissée seule. »

Elle avait dit. Lui, docile à l'avertissement de Jupiter, tenait ferme son regard ; à grand effort, il étouffait sa peine au profond de son cœur. Enfin, il répond en peu de mots : « Pour moi, toutes ces choses que ta parole pourrait dire, je ne nierai jamais, ô reine, qu'elles ne me soient autant d'obligations ; jamais je ne serai las de me souvenir d'Élissa²¹, tant que je me souviendrai de moi-même, tant qu'un souffle animera ce corps. Pour ma défense j'ai peu à dire. [...] je pense à mon petit Ascagne, au tort que je fais à sa tête si chère, lui que je frustre du royaume, des champs prédestinés, de l'Hespérie²². Maintenant, de surcroît, le messenger des dieux, envoyé par Jupiter lui-même, j'en atteste nos deux têtes, m'a, traversant les airs rapides, apporté des ordres ; moi-même j'ai vu le dieu, en une lumière manifeste, pénétrant dans ces murs ; j'ai de mes oreilles recueilli sa voix. Cesse de nous tourmenter tous les deux de tes plaintes ; ce n'est pas mon vouloir qui me fait poursuivre l'Italie. »

[...]

¹⁹ Iarbas, roi des Gétules (peuple d'Afrique du Nord), principal prétendant local, est amoureux de Didon. Jaloux, il a demandé à Jupiter de tout faire pour empêcher son union avec Énée. Jupiter a envoyé alors son messenger Mercure à Énée, pour lui rappeler sa mission : la conquête de l'Italie.

²⁰ Didon se sent comme « prise au piège » dans cette relation avec Énée car elle ne peut contrôler la situation : Énée doit partir et elle ne parvient pas à le retenir. Cela montre la fatalité à laquelle est soumise Didon ainsi que son assujettissement face à cet amour qui la gouverne.

²¹ Autre nom donné à Didon.

²² Autre nom donné à l'Italie.

PROLONGEMENTS LITTÉRAIRES

Louise Labé, « Je vis, Je meurs », *Élégie et Sonnets*

Ce poème de Louise Labé, aussi surnommée la « Belle Cordière », est écrit pendant la période de la Renaissance, dans un contexte florissant. En effet, au XVI^e siècle, la ville de Lyon, prospère et dynamique, est un lieu de passage pour se rendre en Italie. Lyon est presque considérée comme la capitale littéraire en ce siècle.

C'est dans ce contexte que Louise Labé publie son recueil, *Élégies et Sonnets* dont est extrait le célèbre poème, « Je vis, je meurs », d'inspiration pétrarquiste. Le thème de l'amour douloureux mais aussi la description de la dualité des sentiments amoureux, présent dès le titre antithétique, font écho à la poésie du poète italien Pétrarque.

Dans les quatrains Louise Labé décrit diverses manifestations physiques très contradictoires qu'elle éprouve. Elle passe ainsi presque instantanément du chaud au froid, comme sous l'effet d'une forte fièvre. Ensuite à la *volta* se crée un glissement sémantique : on passe des conséquences de son mal-être à ses causes, évoquées dans les tercets, où l'Amour personnifié asservit la poétesse. L'Amour est ici vécu comme une maladie, une source de souffrance extrême, engendrant des manifestations tant physiologiques que psychiques. Mais surtout, il fait coexister chez la poétesse des états opposés, hors de toute logique : quand elle croit être heureuse elle est immédiatement en proie au malheur sans avoir le temps de s'en rendre compte. L'Amour lui fait perdre la raison et déranger ses sens, au point de ne plus savoir ce qu'elle ressent.

Ce poème est déjà très moderne pour l'époque puisque c'est une femme qui parle d'amour, qui délivre ses sentiments, ses tourments, mais aussi sa vision charnelle de l'amour, où l'homme devient objet de désir. Cela s'oppose à la tradition pétrarquiste qui veut que ce soit l'homme qui s'adresse à sa bien-aimée. Ce court poème sans destinataire nommé, dans lequel Louise Labé nous décrit avec force la puissance de l'Amour, apparaît comme universel et touche chacun de nous encore aujourd'hui. La poétesse rend parfaitement compte des affres de la passion. Louise Labé réussit en seulement quelques vers, à parler très intelligiblement d'une notion pourtant abstraite, l'amour, sur laquelle on pourrait discuter infiniment.

Mélissa CHAOUÏ ~ Mathilde COQBLIN

Je vis, je meurs ¹ ; je me brûle et me noie ;
J'ai chaud extrême en endurant froidure :
La vie m'est et trop molle et trop dure.
J'ai grands ennuis entremêlés de joie. ²

Tout à un coup je ris et je larmoie,
Et en plaisir maint grief ³tourment j'endure ;
Mon bien s'en va, et à jamais il dure⁴ ;
Tout en un coup je sèche et je verdoie. ⁵

Ainsi Amour⁶ inconstamment me mène ;⁷
Et, quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me trouve hors de peine.

Puis, quand je crois ma joie être certaine,
Et être au haut de mon désiré heur,⁸
Il me remet en mon premier malheur. ⁹

Louise Labé, *Sonnets* (1555)

¹ Le poème s'ouvre sur une antithèse, et cette figure le caractérisera tout du long. Grâce aux antithèses, la poétesse peut facilement rendre compte du caractère contradictoire de l'Amour.

² Au XVI^e, le mot « ennui » a un sens beaucoup plus fort qu'aujourd'hui. Ce mot est très proche du « tourment ».

³ Grief est ici employé comme adjectif, il signifie « grave », « accablant ».

⁴ L'amour est ressenti tantôt comme éphémère, tantôt comme éternel.

⁵ La poétesse est comparée à une fleur qui subirait le cycle des saisons.

⁶ L'Amour est personnifié, il est la cause de son bonheur mais aussi de tous ses malheurs.

⁷ Le verbe « mener » montre bien que Louise Labé n'est pas maîtresse d'elle-même, c'est l'Amour qui la guide. Elle est complètement assujettie et aliénée face à la domination de l'Amour.

⁸ Le mot heur signifie « bonheur ».

⁹ Le dernier vers du poème est comme lié, par le son « eur », au premier : on passe de « je meurs » à « mon premier malheur ». L'amour est décrit comme un éternel recommencement, comme un cycle sans fin, qui se reproduit toujours sans que l'on y puisse rien. Louise Labé choisit d'insister sur la passion qui condamne l'être à subir des états extrêmes et contradictoires. Au départ, dans le poème, il y a deux antithèses par vers, puis une seule à la fin qui est mise en action dans les tercets.

Racine, *Bérénice*, Acte IV scène V

Il s'agit, dans cette tragédie de Racine, d'un amour passionnel irrésistible mais voué à l'échec entre Titus, empereur de Rome, et Bérénice, reine de Palestine.

Titus tombe amoureux de Bérénice au moment où il est vainqueur du siège de Jérusalem. Il l'emmène à Rome dans le but de l'épouser. Toutefois, il se voit refuser ce mariage par le Sénat car le mariage d'un empereur avec une étrangère serait contraire aux principes et valeurs de Rome. N'ayant pas le courage d'annoncer la terrible nouvelle à sa bien-aimée, il charge Antiochus de le faire. Bérénice qui a de la peine à y croire, demande à voir immédiatement l'empereur. S'ensuit une grande scène de confrontation entre les amants, dans laquelle Titus, malgré son amour et son déchirement, confirme à Bérénice sa décision de rompre le mariage au nom de son devoir de souverain. Bérénice laisse alors éclater sa douleur.

La séparation de Bérénice et Titus rappelle fortement celle de Didon et Enée, dont Racine s'est inspiré¹⁰. Le texte montre à quel point une femme éprise peut, sous l'effet de l'abandon, passer par des manifestations émotionnelles variées et extrêmes ; elle passe par la colère, le désespoir, la supplication et ce sont ces alternances de sentiments qui montrent l'impact de la passion sur un être. Dans cette scène de séparation, Titus, tout comme Énée, souffre dans son amour mais se voit dans l'obligation, au nom d'impératifs supérieurs, de délaisser sa bien-aimée. Il renonce à sa passion. Ce texte nous émeut encore aujourd'hui puisque l'amour passionnel est universel. De plus, il existe encore à notre époque des barrières religieuses ou sociales qui empêchent certains couples de vivre leur amour. Chacun peut se trouver confronté à ce dilemme : vivre un amour passionnel en étant rejeté par la société ou bien renoncer à cet amour.

Gwenaële NIAT TOUNDJI ~Léna BEYS

BÉRÉNICE

Hé bien ! Régnez, cruel¹¹ ; contentez votre gloire :
Je ne dispute plus¹². J'attendais, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille serments
D'un amour qui devait unir tous nos moments¹³,
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle¹⁴,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle¹⁵.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien ; et pour jamais¹⁶, adieu.
Pour jamais ! Ah ! Seigneur, songez-vous en vous-même

¹⁰ Racine écrit dans la préface de *Bérénice* : « nous n'avons rien de plus touchant, dans tous les Poètes, que la séparation d'Énée et de Didon dans Virgile ».

¹¹ Dans la langue classique, « cruel » est le qualificatif de celui qui n'aime pas en retour

¹² Signifie ici « je ne discute plus ». Bérénice feint d'accepter la rupture.

¹³ Détresse de Bérénice entendant celui qui lui avait fait tant de serments d'amour lui annoncer à présent qu'ils doivent rompre leur lien.

¹⁴ Il s'agit ici d'infidélité aux serments.

¹⁵ Comme Didon, Bérénice exprime à la fois sa colère et sa détresse.

¹⁶ « Pour jamais, adieu » signifie en fait « Pour toujours ».

Combien ce mot cruel est affreux quand on aime¹⁷ ?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons¹⁸-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?
Que le jour recommence et que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice¹⁹,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus !
Mais quelle est mon erreur²⁰, et que de soins perdus²¹ !
L'ingrat²², de mon départ consolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon absence ?
Ces jours si longs pour moi lui sembleront trop courts²³.

Jean Racine, *Bérénice* (1670), Acte IV, scène 5

¹⁷ Bérénice change brusquement de ton et passe à la tristesse et la supplication : elle oscille entre plusieurs états émotionnels, elle est perdue dans ses sentiments.

¹⁸ « Souffrir » dans le sens de « supporter ».

¹⁹ Dans ce vers et le suivant, Bérénice se demande comment elle – mais aussi Titus - vont pouvoir supporter la distance et l'absence, elle se représente l'impact de cette rupture sur sa vie.

²⁰ Nouveau revirement et nouveau changement de ton : Bérénice, craignant de s'être trompée en pensant Titus aussi désespéré qu'elle, va violemment l'accuser d'indifférence à son égard.

²¹ Par « soins perdus », il faut comprendre « prévenances inutiles ».

²² Le mot « ingrat » désigne, dans la langue amoureuse, celui qui ne paie pas de retour l'amour qu'on lui témoigne.

²³ Bérénice s' imagine que Titus ne sera pas atteint par son absence. De même que Didon, Bérénice accuse l'homme qui la quitte d'être un personnage sans cœur et sans passion pour sa bien-aimée, alors qu'il souffre lui aussi.

Molière, *Dom Juan*, acte I, scène 3

Dans le célèbre *Dom Juan* de Molière publié en 1682, le personnage de Dom Juan est un grand seigneur libertin, qui refuse les conventions sociales et les mœurs imposées, cherchant à vivre dans le plaisir et sans contraintes.

Dom Juan a épousé Done Elvire après qu'elle a quitté le couvent pour lui, mais il l'a rapidement abandonnée ; dans cet extrait (acte I, scène 3) il se retrouve face à son épouse délaissée, qui est venue lui demander des explications.

Cet extrait est proche du texte fondateur par les thème qu'il évoque mais s'en démarque pourtant dans la façon dont ces thème sont abordés. Done Elvire, comme Didon, exprime sa souffrance et sa colère face au cruel abandon qu'elle subit. Ce qui diffère pourtant et qui revêt une grande importance, tient dans les raisons de cet abandon : Énée, lui, est contraint par les dieux à quitter Didon, ce n'est donc pas son choix, ni sa volonté ; en revanche, Dom Juan a décidé de lui-même de quitter Dom Elvire et se joue même de sa souffrance, en évoquant les dieux et prétendant être honnête avec elle. La révolte et la souffrance de Dom Elvire ne peuvent qu'être renforcées face à tant de cynisme et d'ironie. Ici l'analyse psychologique est d'ailleurs bien plus approfondie que dans l'*Énéide*. En effet, les paroles de Done Elvire laissent deviner, au début de la scène, le combat qui se livre en elle entre sa raison et une passion qui la pousse à s'aveugler.

Marvin MENU ~ Louise GUILLOT-JÉROME

DONE ELVIRE

Me ferez-vous la grâce, Dom Juan, de vouloir bien me reconnaître ?
Et puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté ?²⁴

DOM JUAN

Madame, je vous avoue que je suis surpris, et que je ne vous attendais pas ici.²⁵

DONE ELVIRE

Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas ; et vous êtes surpris, à la vérité, mais tout autrement que je ne l'espérais ; et la manière dont vous le paraissez me persuade pleinement ce que je refusais de croire. J'admire ma simplicité et la faiblesse de mon cœur à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmaient. J'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte pour me vouloir tromper moi-même, et travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ai cherché des raisons pour excuser à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyait en vous ; et je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusait. Mes justes soupçons chaque jour avaient beau me parler ; j'en rejetais la voix qui vous rendait criminel à mes yeux, et j'écoutais avec plaisir mille chimères ridicules qui

²⁴ Le dialogue supplée la didascalie ; on comprend que Dom Juan tourne le dos à Done Elvire, attitude méprisante qui témoigne du peu d'intérêt qu'il lui porte.

²⁵ Done Elvire surprend Dom Juan ici car elle va à l'encontre des bonnes mœurs ; à cette époque, les femmes ne suivent pas leur mari pour leur demander des explications. Dom Juan ne s'attendait à ce qu'elle ait tant d'audace.

vous peignaient innocent à mon cœur.²⁶ Mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, et le coup d'œil qui m'a reçue m'apprend bien plus de choses que je ne voudrais en savoir. Je serai bien aise pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, Dom Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous saurez vous justifier.

[...]

(Dom Juan, qui refuse de s'expliquer, ordonne à Sganarelle de le faire à sa place. Celui-ci, très embarrassé, ne fournit qu'une réponse obscure et ridicule.)

DONE ELVIRE

Vous plaît-il, Dom Juan, nous éclaircir ces beaux mystères

DOM JUAN

Madame, à vous dire la vérité...²⁷

DONE ELVIRE

Ah ! Que vous savez mal vous défendre pour un homme de cœur, et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses ! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que²⁸ ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie ? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort ? Que ne me dites-vous que des affaires de la dernière conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis ; qu'il faut que, malgré vous, vous demeuriez ici quelque temps, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible ; qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi, vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme ? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes.²⁹

DOM JUAN

Je vous avoue, Madame, que je n'ai point le talent de dissimuler, et que je porte un cœur sincère.³⁰ Je ne vous dirai point que je suis toujours dans les mêmes sentiments pour vous, et que je brûle de vous rejoindre, puisque enfin il est assuré que je ne suis parti que pour vous fuir ; non point par les raisons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conscience, et pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puisse vivre sans péché. Il m'est venu des scrupules, Madame, et j'ai ouvert les

²⁶ La tirade de Done Elvire rend bien compte de son aveu causé par la passion : même si tout prouvait à Done Elvire que, lâchement, Dom Juan l'avait quittée, l'amour qu'elle ressentait à son égard tentait (et tente peut-être encore) de le démentir.

²⁷ Antiphrase de Dom Juan, qui lui dira tout, sauf la vérité.

²⁸ Ici, le « que » signifie « pourquoi » : « Pourquoi ne vous armez-vous pas le front d'une noble effronterie ? »

²⁹ Done Elvire, par cette longue énumération, avoue qu'elle espérait entendre cela de la part de Dom Juan en le rejoignant.

³⁰ Antiphrase de Dom Juan : il n'est absolument pas sincère envers Done Elvire.

yeux de l'âme sur ce que je faisais³¹. J'ai fait réflexion que, pour vous épouser, je vous ai dérobée à la clôture d'un convent, que vous avez rompu des vœux qui vous engageaient autre part³², et que le Ciel est fort jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris, et j'ai craint le courroux céleste ; j'ai cru que notre mariage n'était qu'un adultère déguisé, qu'il nous attirerait quelque disgrâce d'en haut, et qu'enfin je devais tâcher de vous oublier, et vous donner moyen de retourner à vos premières chaînes. Voudriez-vous, Madame, vous opposer à une si sainte pensée, et que j'allasse, en vous retenant, me mettre le Ciel sur les bras, que par...

DONE ELVIRE

Ah ! Scélérat, c'est maintenant que je te connais tout entier ; et pour mon malheur, je te connais lorsqu'il n'en est plus temps, et qu'une telle connaissance ne peut plus me servir qu'à me désespérer. Mais sache que ton crime ne demeurera pas impuni, et que le même Ciel dont tu te joues me saura venger de ta perfidie³³.

Molière, *Dom Juan* (1682), Acte I, scène 3

³¹ Ici, Dom Juan se moque totalement de Done Elvire dans les raisons invoquées pour justifier son départ. En effet, Done Elvire était au couvent avant de rencontrer Dom Juan et de rompre ses vœux, pour lui. Il prétend donc avoir des scrupules et ne pas vouloir qu'elle se détourne de Dieu, comme si il agissait pour son bien.

³² Notamment le vœu de chasteté.

³³ Didon, dans sa colère, emploie elle aussi les mots de « crime » et de « perfide ».

Proust, *Du côté de chez Swann*

Un amour de Swann constitue la deuxième partie de *Du côté de chez Swann*, publié en 1913, qui est lui-même le premier tome de *À la Recherche du Temps perdu*. Ce récit, qui raconte l'amour passionnel de Swann - un ami de la famille du narrateur - pour une jeune femme nommée Odette, a une certaine autonomie bien qu'il soit en fait intimement lié au reste de l'œuvre. Swann, esthète et dilettante fortuné, fait la connaissance d'Odette dans le salon des Verdurin, riches bourgeois parisiens. Odette de Crécy est une femme entretenue, au passé douteux. Elle aime la mode, apprécie le chic et ne comprend pas l'art. Elle est plutôt vulgaire et sottise, n'hésite pas à mentir par commodité et est dépourvue de valeurs morales. Cette partie du roman fait le récit d'un amour maladif et destructeur dont Proust nous décrit tous les progrès, les rémissions et les rechutes.

Swann qui est extrêmement jaloux, pense qu'Odette lui ment et le trompe. Or la vision que nous avons d'Odette est partielle puisque nous la voyons seulement à travers le regard de son amant. L'amour que ressent Swann pour Odette est basé sur l'illusion et l'idolâtrie et ceci dès le début de leur relation car Swann établit une analogie entre Odette et la Zéphora de Botticelli³⁴. Il pare du prestige de l'art Odette, alors qu'elle en est indigne. C'est un amour faussé puisque dès le début, Swann est incapable d'apercevoir et d'accepter Odette telle qu'elle est.

Le passage que nous reproduisons décrit les tourments de Swann, dévoré par la jalousie. Parfois « il se croit guéri » mais « le lendemain au réveil » il retrouve « la même douleur ». Il en vient même à souhaiter la mort afin de se libérer de l'emprise d'Odette. L'amour est vécu comme une torture. Swann ne connaît aucune trêve, aucun répit. Proust, dans ce passage, à travers un langage médical nous montre un amour maladif qui s'empare de Swann et s'enracine en lui. Cette souffrance psychologique est si forte qu'elle devient physique, l'amour est une « tumeur mortelle ».

Swann se sent pris au piège avec Odette : « il vit, meurt, se brûle et se noie » telle Louise Labé qui subit impuissante les affres ravageurs de la passion amoureuse.

Mélissa CHAOUÏ ~ Mathilde COQBLIN

Même quand il ne pouvait savoir où elle était allée, il lui aurait suffi pour calmer l'angoisse qu'il éprouvait alors, et contre laquelle la présence d'Odette, la douceur d'être auprès d'elle était le seul spécifique (un spécifique qui à la longue aggravait le mal avec bien des remèdes, mais du moins calmait momentanément la souffrance), il lui aurait suffi, si Odette l'avait seulement permis, de rester chez elle tant qu'elle ne serait pas là, de l'attendre jusqu'à cette heure du retour dans l'apaisement de laquelle seraient venues se confondre les heures qu'un prestige, un maléfice lui avaient fait croire différentes des autres. Mais elle ne le voulait pas ; il revenait chez lui ; il se forçait en chemin à former divers projets³⁵, il cessait de songer à Odette ; même il arrivait, tout en se déshabillant, à rouler en lui des pensées assez joyeuses ; c'est le cœur plein de l'espoir d'aller le lendemain voir quelque chef-d'œuvre qu'il se mettait au lit et éteignait sa lumière ; mais, dès que, pour se préparer à dormir, il cessait

³⁴ Ce personnage se trouve sur la fresque *Les épreuves de Moïse* (1481-1482) du célèbre peintre florentin Sandro Botticelli. Swann, en voyant Odette, la compare à la Zéphora présente dans ce tableau, faisant ainsi passer Odette du statut de cocotte peu fréquentable à celui de vierge.

³⁵ Pour enrayer le mal dont il est atteint, celui d'un amour maladif, qui l'atteint tant psychologiquement que physiquement, Swann se contraint à penser à autre chose afin de se libérer quelque temps de son « fardeau ».

d'exercer sur lui-même une contrainte dont il n'avait même pas conscience tant elle était devenue habituelle, au même instant un frisson glacé reflua en lui et il se mettait à sangloter. Il ne voulait même pas savoir pourquoi, s'essuyait les yeux, se disait en riant : « C'est charmant, je deviens névropathe³⁶. » Puis il ne pouvait penser sans une grande lassitude que le lendemain il faudrait recommencer de chercher à savoir ce qu'Odette avait fait³⁷, à mettre en jeu des influences pour tâcher de la voir. Cette nécessité d'une activité sans trêve, sans variété, sans résultats, lui était si cruelle qu'un jour, apercevant une grosseur sur son ventre, il ressentit une véritable joie à la pensée qu'il avait peut-être une tumeur mortelle, qu'il n'allait plus avoir à s'occuper de rien, que c'était la maladie qui allait le gouverner, faire de lui son jouet, jusqu'à la fin prochaine. Et en effet si, à cette époque, il lui arriva souvent sans se l'avouer de désirer la mort, c'était pour échapper moins à l'acuité de ses souffrances qu'à la monotonie de son effort.

Et pourtant il aurait voulu vivre jusqu'à l'époque où il ne l'aimerait plus, où elle n'aurait aucune raison de lui mentir et où il pourrait enfin apprendre d'elle si le jour où il était allé la voir dans l'après-midi, elle était ou non couchée avec Forcheville³⁸. Souvent pendant quelques jours, le soupçon qu'elle aimait quelqu'un d'autre le détournait de se poser cette question relative à Forcheville, la lui rendait presque indifférente, comme ces formes nouvelles d'un même état maladif qui semblent momentanément nous avoir délivrés des précédentes. Même il y avait des jours où il n'était tourmenté par aucun soupçon. Il se croyait guéri. Mais le lendemain matin, au réveil, il sentait à la même place la même douleur dont, la veille pendant la journée, il avait comme dilué la sensation dans le torrent des impressions différentes. Mais elle n'avait pas bougé de place. Et même, c'était l'acuité de cette douleur qui avait réveillé Swann.

Marcel Proust, *Un amour de Swann* (1913)

³⁶ La névropathie, terme médical, désigne un état de faiblesse du système nerveux central occasionnant des troubles psychiques. On peut constater, une fois de plus, le caractère maladif de l'état amoureux de Swann.

³⁷ Le verbe « falloir » montre bien que Swann est dépourvu de son libre arbitre. Il n'est pas maître de ses choix, il ne fait qu'obéir à des obligations dictées par sa passion. Poursuivre Odette, chercher à savoir tout ce qu'elle fait, épuise Swann, qui perd toute énergie. Il en arrive à souhaiter sa propre mort, qui serait le seul moyen d'échapper à cette tension d'esprit constante.

³⁸ Forcheville est le rival de Swann. Effectivement, Swann est jaloux de lui car il pense qu'il est l'amant d'Odette. La vulgarité de Forcheville, son manque de finesse et d'esprit le rapprochent du salon des Verdurins et expliquent son succès auprès de ces derniers. Dans la suite de la *Recherche*, Forcheville deviendra le second mari d'Odette

PROLONGEMENTS ARTISTIQUES

Henry Purcell, *Didon et Énée*

Didon et Énée, modèle de l'opéra baroque tragique est à la fois le premier opéra en langue anglaise et le chef-d'œuvre du compositeur. La musique est de Purcell mais le livret est du dramaturge et poète irlandais Nahum Tate, qui s'est lui-même fondé sur le livre IV de l'*Énéide* de Virgile. La première représentation a eu lieu en 1689.

L'histoire d'amour entre les deux héros a été traitée par Berlioz avec violence (Berlioz, *Les Troyens*, 1883) et avec dignité, retenue, noblesse de sentiments et d'attitudes chez Purcell. Il fait de *Didon et Énée* un drame intime et douloureux, qui est traduit avec force dans la scène altière de séparation où la volonté d'Énée fléchit devant une Didon inflexible, exigeant son départ. En effet, dans cette nouvelle version, c'est Didon qui ordonne à plusieurs reprises à Énée de prendre la mer : « Allez-vous en, allez-vous en ! ». Pleine de fierté, elle ne supporte pas l'idée qu'il ait pu penser à la quitter un seul instant ; c'est un véritable parjure à ses yeux. Énée quant à lui souhaite rester auprès d'elle car son amour est plus fort « Je reste, je reste et j'obéis à l'Amour ». À l'inverse, Virgile faisait de Didon une femme désespérée qui tentait par tous les moyens de convaincre en vain son bien-aimé de rester auprès d'elle tandis qu'Énée inflexible était décidé à obéir à son destin aux dépens de l'Amour.

La mort de Didon, chez Purcell, s'accomplit dans la pudeur, dans la sobriété et sans effets spectaculaires : Didon avale une fiole de poison et meurt dans les bras de sa sœur Belinda alors que dans l'*Énéide* de Virgile, Didon se transperçait avec l'épée qu'Énée lui avait offerte, dans un geste violent et sublime.

L'interprétation de Janet Backer, chanteuse mezzo-soprano, du lamento de Didon *When i am laid in earth* (« Quand je serai couchée dans la terre »), est pleine de grâce et en même temps de fragilité. Dans ses derniers mots désespérés, elle arrive à exprimer toute la souffrance de la femme abandonnée. Lors de son interprétation, Janet Backer commence avec douceur, presque en murmurant, pour représenter l'accablement, puis à la reprise, par un dernier mouvement, elle s'efforce de regagner les hauteurs de son registre mais c'est pour sans cesse retomber dans le grave pour terminer sur une vocalise sanglotante sur les mots « *laid in earth* ». Elle arrive à exprimer à la fois intensément, avec pureté et maîtrise de soi, l'émotion d'une femme déchirée. Ici, Didon n'est pas la proie d'une *furor*, elle est lucide et exprime avec tempérance et mesure sa profonde souffrance. Face à Énée, Didon donne l'image d'une femme sûre d'elle, mais dès que celui-ci s'éloigne, elle se dévoile complètement, elle laisse tomber le masque et nous montre une femme fragile qui ne peut plus lutter contre son sort. Didon représente ainsi la femme dans toute sa complexité.

Mélissa CHAOUTI ~Mathilde COQBLIN

ÉNÉE.

Que peut faire le misérable Énée ?
Comment, royale beauté, pourrai-je donc vous annoncer
Le décret des dieux et vous dire qu'il faut nous séparer ?

DIDON.

C'est ainsi que, sur les fatales rives du Nil
Pleure le crocodile trompeur¹ ;
C'est ainsi que les hypocrites qui commettent des meurtres
Rendent le ciel et les dieux responsables de leurs méfaits !

ÉNÉE.

Par tout ce qui est juste...

DIDON.

Par tout ce qui est juste, c'en est assez !
Tout ce qui est juste, vous y avez renoncé.
Volez vers l'empire qui vous est promis
Et laissez Didon, abandonnée, mourir.

ÉNÉE.

Malgré l'ordre de Jupiter, je resterai,
J'offenserai les dieux et j'obéirai à l'amour.

DIDON.

Non, infidèle, poursuivez votre route ;
Je suis désormais aussi résolue que vous.
Nul repentir ne saurait vous regagner
La flamme allumée de Didon outragée ;
Il me suffit de savoir, quoi que vous disiez maintenant,
Que vous avez un seul instant songé à me quitter.

ÉNÉE.

Que Jupiter dise ce qu'il veut, je reste !

DIDON.

Allez-vous en, allez-vous en !

ÉNÉE.

Non, non, je reste !

DIDON.

Allez-vous en ! Non, allez-vous en !
Je volerai à la Mort si vous vous attardez plus longtemps.

¹ Didon traite les larmes d'Énée de « larmes de crocodile ».

Les amours de Didon et Énée dans *l'Énéide* (1)

ÉNÉE.

Je reste, je reste, et j'obéis à l'Amour !

DIDON.

Allez-vous-en !

(Énée s'éloigne)

Mais je ne puis, hélas ! échapper à la Mort,
La Mort viendra lorsqu'il sera parti.

CHŒUR.

Les grands esprits conspirent contre eux-mêmes
Et repoussent le remède qu'ils désirent le plus.

DIDON.

Ta main, Belinda ! l'obscurité m'enveloppe,
Laisse-moi m'appuyer contre ton sein ;
Je voudrais en dire davantage, mais la Mort m'envahit ;
La Mort est désormais une invitée bienvenue :
Lorsque je serai couchée dans la terre, que les torts
Que j'ai subis ne viennent point troubler ton sein ;
Souviens-toi de moi, mais, ah ! oublie mon sort.

(Elle meurt. Parmi les nuages des Amours apparaissent au-dessus de sa tombe)

CHŒUR.

Venez, Amours, les ailes lourdes de chagrin,
Et parsemez de roses son tombeau.
Doux et tendres, comme son cœur,
Veillez ici et ne vous éloignez jamais.

FIN

Paroles tirées du livret (scène finale) *Didon et Énée*



Didon et Enée, Festival d'Aix-en-Provence, 1978

Théâtre de l'Archevêché, entrée d'Énée, Janet Baker (Didon) et Alan Titus (Énée).
Production de John Copley et Stefanos Lazaridis

***Bérénice* mise en scène par Alan Hollinghurst**

La représentation contemporaine d'une rupture amoureuse atemporelle.

Cette représentation londonienne est très récente. Elle met en scène la pièce de Racine dans une version anglophone. Cette image exprime très fidèlement les modalités de la séparation qui s'opère entre Bérénice et Titus. Tout d'abord, le héros masculin se trouve au second plan dans un flou ambiant, comme si, dans l'esprit de Bérénice, il s'était déjà éloigné d'elle. Et pourtant, contrairement à elle, il est tourné vers la gauche, donc vers le passé et les regrets. Sa position s'oppose à celle de Bérénice tournée vers la droite, l'avenir et la lumière.

Les tenues vestimentaires sont également significatives. Titus, dans sa tenue d'empereur, assume la mission au nom de laquelle il doit se séparer de Bérénice. Celle-ci, quant à elle, porte des vêtements très contemporains. Ce choix scénique l'éloigne, aux yeux du spectateur, de son personnage de princesse de Palestine pour faire d'elle une incarnation plus universelle de la souffrance féminine. Du reste la couleur rouge de sa robe symbolise la passion. Et cette robe, sans manches, couvre peu son corps. Nous pourrions presque dire qu'elle se retrouve mise à nu face à l'épreuve. Mais son regard porte sa douleur vers la lumière.

Valérie FERRIOL ~Cassandra CHAZEL



Bérénice, mis en scène par Alan Hollinghurst, 2014

Alexandre Cabanel, *Phèdre*

Alexandre Cabanel est considéré comme un peintre « académique » du XIX^e siècle. Professeur à l'école des Beaux-Arts il doit sa célébrité à *La Naissance de Vénus*, qui fut acquise par Napoléon III. Il est l'auteur de tableaux d'histoires anciennes, et surtout de mythologie, très appréciée à cette époque.

À partir de la lecture du mythe grec de Phèdre, il produira en 1880 un tableau de cette figure majeure de la passion. Ce tableau représente Phèdre, épouse de Thésée, venant d'avouer à sa nourrice et à sa servante son amour incestueux pour son beau-fils, Hippolyte.

Phèdre, représentée au centre du tableau, le regard ténébreux et vague, semble accablée, désespérée et anéantie comme en témoigne son attitude prostrée. La main droite dans sa chevelure désordonnée est un geste fort et symbolique, en effet Phèdre se prend littéralement la tête : ce geste donne l'image d'une femme tourmentée, en proie à de funestes pensées et prête à sombrer dans la folie.

On remarque une forte dominance de la couleur blanche, au centre, là où se trouve Phèdre, qui s'oppose fortement avec l'arrière-plan, quant à lui très sombre. On peut alors imaginer, à travers le contraste frappant des couleurs, la lutte de la passion et de la raison.

Près de Phèdre se trouvent deux femmes : la servante est assise, elle semble désespérée pendant que la nourrice, la tête un peu penchée semble compatir : le geste des mains nouées figure sa douleur face à une Phèdre qui meurt lentement. Son visage, contrairement à ceux des autres personnages, ne veut pas renoncer et lutte contre le destin tragique auquel Phèdre est voué.

Comme Didon, Phèdre est une figure de la femme dévastée par sa passion.

Mélissa CHAOUI ~ Mathilde COQBLIN



Phèdre, Alexandre Cabanel, 1880.

Huile sur toile, 1940 x 2860 cm, Musée Fabre, Montpellier.

Ossip Zadkine, *La Prisonnière*

Il s'agit d'une sculpture en bronze réalisée en 1943 par Ossip Zadkine et intitulée *La Prisonnière*. L'artiste a fabriqué cette statue en hommage à sa femme lorsqu'ils étaient tous deux séparés à cause de la guerre. L'œuvre représente plusieurs corps féminins reliés entre eux et enfermés derrière des barreaux. Les trois visages présents sur cette sculpture ont chacun une expression différente : d'une part le visage d'une femme anéantie par le chagrin au regard baissé, d'autre part un visage qui garde le courage et tente d'écartier les barreaux pour se libérer, enfin celui d'une femme victorieuse qui regarde au loin, vers l'avenir.

Ces visages représentent différents sentiments comme la tristesse, le désespoir, la colère, la résignation mais aussi la bravoure, le courage et l'acceptation. Cela fait penser à toute cette palette de sentiments par laquelle passent des héroïnes telles que Didon, Bérénice ou Done Elvire. De plus, les barreaux qui enserrent les personnages évoquent la passion dévorante dans laquelle ils sont enfermés.

Gwenaële NIAT'FOUNDJI ~Léna BEYS



La Prisonnière, Ossip Zadkine, 1943.

Sculpture en bronze, 210 x 70 x 80 cm
Musée des Beaux-Arts, Lyon.